Premier dimanche de l'Avent.
Marc 13, 33-37.

Juste avant l'ouverture de la Passion. Fin du grand discours de Jésus sur les temps derniers. Il y aura une fin à ce que nous vivons de souffrance et de violence dans le monde. Cette fin coïncide avec le retour du Ressuscité vainqueur de la mort. Mais nous ne savons pas quand. D'où l'injonction : veillez, vous ne savez pas… On veille parce qu'on ne sait pas. La nuit, image de ce non-savoir : dans la nuit, on n'y voit rien, ou mal. Image de la foi qui tient le désir éveillé. Veiller, même si on ne voit rien, comme la vigie en haut du phare, pour être là quand passera un bateau…

La veille suppose la possibilité de s'endormir. Pour en parler, Jésus utilise une petite parabole : un homme part en voyage et laisse sa maison aux soins de ses serviteurs en leur donnant tout pouvoir. Il y a même un portier pour veiller. Cet homme reviendra, mais il ne dit pas quand. Risque d'oublier pour qui, pour quoi on veille. L'attente use la patience, ou creuse le désir du retour. Emousse ou aiguise les sens : l'écoute, le regard… On peut s'endormir de fatigue ou de désespérance. Comme les disciples à Gethsémani, au chapitre suivant ; ou comme Adam dans le récit de la Genèse, après avoir vu défiler devant lui tous les animaux dans l'attente d'une aide qui lui soit assortie… Longueur de la veille, ça peut durer et ça n'en finit pas…

Impossible de veiller tout le temps. D'ailleurs, on peut faire la sieste, à en croire cet évangile ! *Le maître vient le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin* : cela laisse libre le temps intermédiaire, entre *le matin* et *le soir*. Mais celui qui est parti a dit qu'il reviendrait. Et ce n'est pas un menteur. Il vient. En témoignent les bouleversements du monde qui veulent nous faire croire qu'il nous a oubliés. Que se passe-t-il si l'on s'endort, comme les disciples à Gethsémani ? Ils s'endorment, incapables de veiller une heure avec Jésus. Pendant ce temps, Jésus prie. **Celui qui vient veille sur nous, pour nous.** Au sortir de sa nuit de désespoir, Adam trouve la compagne qu'il attendait, et l'Eglise trouve son époux : le Christ. Et nous, que trouverons- nous ?

Un enfant. Le cycle liturgique de l'Eglise fait coïncider l'attente du Ressuscité avec l'attente de sa naissance. Et cela exprime une vérité étonnante. Dans notre monde et dans notre histoire, le Ressuscité vient d'abord sous la forme d'un enfant ! Au point qu'il devient sensible que sa naissance est déjà un effet de sa résurrection ! Nous quittons le déroulement du temps dans lequel nous sommes pris pour entrer dans le mystère de Dieu qui échappe au temps, parce qu'il est l'origine et la fin du temps. La Vie de Dieu, dont nous vivons tous, englobe notre temps. Elle est éternelle. Notre vie vient de cette éternité vivante et y

retourne. Ce n’est pas représentable, ni pensable. On ne peut que le croire, c’est-à-dire faire confiance à cette vie-là qui nous est donnée, comme un enfant.

C’est dans cette vie éternelle que nous sommes nés ; c’est à cette vie éternelle que nous sommes confiés. L’attente du retour du Ressuscité dans la figure de Noël est en même temps l’attente de notre propre naissance encore à venir, car nous n’avons pas fini de naître.

Le Christ vient pour achever notre naissance. Veiller dans l’attente de sa venue, c’est maintenir en nous le désir de vivre et préparer notre naissance définitive. Elle s’annonce dans celle de l’enfant de Noël au cœur même de la souffrance et de la nuit de notre monde : il vient prendre chair dans notre chair pour que nous recevions de lui l’esprit d’enfance qui s’endort en confiance dans les bras de ceux qui l’aiment. Et même pendant la sieste, son cœur veille…

Michel KOBIK, jésuite